

## LA PETITE COUTURIERE AGNIE



### AVANT-PROPOS

À y regarder d'un peu près, ma collection de statuettes africaines provient pour une grande part de dons divers, soit des propriétaires originaux de l'œuvre, soit de collectionneurs amis. La dernière pièce rentrée dans cette collection, le 13 août de cette année, à la veille de mon anniversaire, fait partie de ces cadeaux tombés du ciel, ou plus précisément d'amis attentionnés et qui savaient que rien ne pourrait me faire plus plaisir que de contempler jour après jour cette œuvre charmante posée au milieu du fouillis de mes objets préférés, sur ma table de travail. Merci de tout cœur à Cécile et Georges Orsoni pour leur magnifique présent !

Ils l'avaient acquise d'un brocanteur, à Lomé, où ils résidaient au début de ce siècle. Sans doute avaient-ils observé mon regard admiratif (et légèrement envieux... entre collectionneurs, n'est-ce pas ?) lorsqu'ils me firent découvrir pour la première fois cette pièce votive. Mes sentiments mis à nu, je ne quittais jamais leur belle maison de Lomé sans que le maître de maison ne remarquât, avec son humour habituel : « *Je ne demanderai pas au gardien de vous fouiller, votre parole que vous n'embarquez pas notre petite couturière me suffira* ».

L'artisanat africain voyage sur de longues distances, et l'on est toujours étonné de ces périple au long cours qui m'ont valu de découvrir à Grand-Bassam (CI) un reliquaire congolais portant des traces d'incendie et sentant encore le brûlé, résultat de la guerre et d'un village pillé et incendié, ou de dénicher un coffre yorouba (Nigeria) pourrissant au fond de la cour d'un brocanteur à Accra (GH), ou encore la divine surprise d'une magnifique porte de case baoulée (CI) échouée à Bobo-Dioulasso pendant la récente guerre civile en Côte d'Ivoire, et qui me valut un regard haineux du résident d'Air France à Ouagadougou, après que je l'eus finalement "convaincu" de me l'embarquer gratuitement pour Clermont-Ferrand. Ajoutons que le colis, hors-normes, fut livré au comptoir spécialisé de l'aéroport d'Aulnat, et qu'il échappa ainsi à la férocité d'un douanier frustré qui faisait régner le syndrome du petit chef pendant ces années là, dans cet aéroport. Ainsi donc les objets voyagent, et aucune loi n'a pu, depuis les siècles et les siècles, empêcher ces migrations, souvent étonnantes et semées d'embûches et de péripéties. La passion des beaux objets est plus forte que tout.

Notre petite couturière vient donc d'un village Agni, au sud-est de la Côte d'Ivoire, le long de la frontière de ce pays avec le Ghana, où elle fut vraisemblablement achetée à un descendant de la dame, à court d'argent, par un colporteur travaillant pour le compte d'un "antiquaire" loméen. Et c'est ainsi qu'elle voyagea sur quelques centaines de kilomètres dans un vieux sac de fèves de cacao, ou de farine, ou de riz, enveloppée dans du papier journal. Par chance, elle atteignit Lomé dans son jus et sans une égratignure. Quel voyage posthume pour notre belle couturière akan ! Mais elle ne pouvait cacher qu'elle était étrangère, car son vêtement vert à fleurs blanches, sa coiffure et son fin visage trahissaient son origine, sans erreur possible. Elle était si typée qu'avec du temps et de la patience on aurait même pu retrouver le lieu exact où elle avait vécu. Quant à son âge, on ne le connaîtra jamais, car elle appartenait à l'époque où l'on était "née vers...". Tout juste peut-on estimer qu'elle mourut dans les années quarante du siècle dernier. C'est à ce moment là, il ne s'agit que d'une hypothèse, que ses enfants commandèrent la statuette pour orner sa tombe, en mémoire d'une mère aimée, et dont ils étaient sans doute fiers.

Sur le plan technique, le sculpteur a utilisé un bloc d'iroko (*chlorophora excelsa*) connu en Afrique sous le nom commun de "bois de fer" ou teck d'Afrique et qui, comme son nom l'indique, est un bois lourd et difficile à travailler. Il est, avec l'acajou et l'ébène, l'un des trois bois précieux de l'Afrique Occidentale, réputé imputrescible et inattaquable par les termites, ce qui explique son utilisation fréquente en statuaire. Ce bloc, de forme trapézoïdale (une caractéristique de la production agnie), mesurait environ 14 cm en face, 13 à l'arrière, 17 de côté et enfin 36 cm de haut. Il est à noter que ces dimensions sont elles aussi dans les normes habituelles de ce type de production. Le bloc a été équarri à l'herminette, comme le prouve le dessous du socle. La pièce de bois a certainement été choisie avec soin, car elle ne montre aucune fissure ou autres défauts malgré les ans et

les voyages, alors que ces dernières sont pourtant fréquentes dans des œuvres moins soignées de cette région. La statuette est en haut-relief, d'un seul bloc, à l'exception de la manivelle de la machine à coudre, taillée dans un éclat de bois séparé, et astucieusement ajustée à l'ensemble.

La polychromie a été réalisée pour la plus grande partie avec des peintures industrielles, notamment le vert de la robe et le rouge de la chemise. Elles étaient disponibles, à l'époque, dans les plus petites villes de brousse (ici Aboisso) grâce aux "comptoirs" européens. Les éléments de bois (table, banc) semblent avoir été teintés avec des jus locaux. Dans cet exemplaire, le travail de polychromie est méticuleux, ce qui est loin d'être toujours le cas pour ce genre de créations. Il n'y a pas non plus de repeints, pourtant fréquents pour ce type d'objets, souvent exposés aux intempéries dans leurs utilisations traditionnelles.

L'artisan qui a sculpté la figurine a reçu des instructions très précises de son commanditaire. Précisons que la notion d'artiste au sens qu'il a dans notre culture n'existait pas plus chez les Agnis du 20<sup>ème</sup> siècle que chez les Florentins d'avant le 15<sup>ème</sup> siècle, par exemple. Le sculpteur était (et reste) donc un artisan, appliquant des règles ancestrales à la lettre et obéissant aux instructions de son commanditaire pour quantité de détails, que nous décrirons au fur et à mesure que nous progresserons dans l'observation de son travail.

## DESCRIPTION

Nous nous connaissions donc depuis longtemps, la petite couturière et moi. Elle est à sa table de travail, terminant de coudre une chemise rouge patinée de brun foncé, traitée dans le moindre détail. Mais dans quel but a-t-elle été sculptée ? Les Agnis sont connus pour créer des statuettes anthropomorphes avec trois fonctions différentes, ou éventuellement successives.

La fonction la plus banale est tout simplement celle d'une enseigne pour une école de couture de village : la défunte aurait partagé son art avec les jeunes filles de la région, et la statuette aurait été installée dans une niche, sur la façade de son atelier-école, pour identifier le lieu.

Mais dans la plupart des cas il s'agissait d'une statuette votive, destinée à la tombe de la défunte. Les tombes Akans sont de petites cases sans porte, et aujourd'hui le défunt est représenté à l'intérieur, grandeur nature, par une statue en ciment, peinte de couleurs vives. Les statuettes de bois d'autrefois, pour la plupart volées ou vendues, ne sont plus de mise. Parfois, elles sont gardées précieusement par le chef de famille dans sa maison... ou vendues aux amateurs. Le fait que notre belle soit occupée à coudre une chemise rouge, couleur portée le jour des funérailles, c'est le symbole du deuil chez les Akans, confirmerait qu'il s'agit bien d'une statuette votive.

La sculpture pouvait aussi servir d'emblème familial : notre couturière aurait été suffisamment connue dans la région et honorée par les siens pour devenir le symbole identifiant cette famille. Elle serait en quelque sorte devenue leur "blason". Les hommes étant les mêmes sous toutes les latitudes, on peut facilement relier cet usage aux pilules du blason des Medici, qui avaient adopté (dit-on) l'identité professionnelle d'un lointain ancêtre, qui leur avait légué le nom et les pilules !

DE FACE, on a surtout cherché à mettre en valeur l'outil de travail, et l'exagération marquée dans la taille de la bobine de fil est là pour dissimuler le visage de la belle. Ainsi l'a-t-on voulu.



La table de travail, sur laquelle repose la machine, est d'une grande simplicité, typique de la production des menuisiers de village de cette région. Toutefois elle offre des pieds ronds, et un plateau aux angles eux aussi arrondis, des détails d'un raffinement puisé soit dans l'observation du mobilier des colons de l'époque, soit dans un catalogue échoué par on ne sait quel destin jusque chez notre sculpteur ou chez le commanditaire.

La machine à coudre fut sans nul doute l'orgueil de sa propriétaire et de sa famille. Cet objet de "haute technologie" fit sans doute époque à son arrivée au village. Elle se devait donc de figurer majestueusement sur la pièce votive. Fut-elle le cadeau d'un époux attentionné et fonctionnaire colonial à Aboisso, la capitale de cette province ? Fut-elle obtenue avec toute la débrouillardise que l'on connaît aux femmes Akans ? Le résultat d'un travail acharné ? Toujours est-il que la machine partage équitablement la vedette avec la disparue.

Le soin du détail a été poussé à l'extrême, observez-la bien, il ne manque pas une pièce. On retrouve d'ailleurs ce souci d'une représentation fidèle sur toutes les autres faces de la machine. On note même la présence de l'outil emblématique

de la profession : une belle paire de ciseaux dépasse de la boîte à outils insérée à droite, dans la base de la machine. On peut encore trouver des appareils de ce type un peu partout. J'importais au Ghana des milliers de ces machines chaque année, à la célèbre marque "Butterfly", en provenance de Chine, au début des années soixante. Et qui n'a pas rencontré, aujourd'hui encore, un tailleur ou une couturière, itinérants, avançant en dansant et chantant, solitaires sur une piste perdue dans la forêt ou la savane, la petite machine posée sur la tête en un équilibre qui semble parfois quelque peu instable, secouée qu'elle est par les pas vifs du porteur.

Les pieds sont toujours soignés dans la statuaire Akan. Leur taille est systématiquement exagérée, peut-être en écho au grand sens pratique de cette ethnie. Plus sérieusement il me semble que chez ces derniers on apprécie qu'un être humain repose bien sur le sol ! Les sandalettes de cuir sont d'un modèle classique pour la région. Elles sont élégamment assorties à la couleur verte de la robe, ainsi d'ailleurs que les grosses perles de verre montée en boucles d'oreilles, et mettant en valeur la petitesse si mignonne de cet organe chez les membres de cette tribu.

La coiffure de la dame surmonte l'extravagante bobine de fil rouge. Jusque dans les années soixante dix, on voyait encore des femmes âgées très dignes, aux cheveux blancs, coiffées ainsi, à la "colo". Nous reviendrons sur cette coiffure plus tard.

**LE PROFIL GAUCHE** montre peut-être encore mieux la disproportion de la machine à coudre avec le sujet, destinée à indiquer la grande importance de cet instrument dans la vie de sa propriétaire. Précisons qu'en réalité, il s'agissait de mini-machines à main, légères, pour pouvoir être transportées facilement de village à village.

Le personnage est assis sur un banc qui lui aussi signe l'origine de la pièce, tant il est typique de la production des menuisiers Akans. Rien n'y manque, et l'assemblage des planches est même souligné par des rainures.

La tenue vestimentaire est toujours en usage à ce jour, dans toutes les sphères sociales urbaines et villageoises, même les plus reculées du monde Akan. La jupe est un pagne enroulé autour de la taille, assorti au caraco, et dont le pan a été méticuleusement indiqué. Le caraco est un classique de la mode Agnie, décolleté en "V" peu profond, orné d'un col. Les plis creux de la basque sont toujours très prisés aujourd'hui, ainsi que les courtes manches ballon. Le fond vert et les petites fleurs blanches permettent de localiser et dater l'œuvre avec précision, cet élément de décor étant utilisé spécifiquement, et identiquement pour les femmes et les hommes, par les artistes Agnis du milieu du 20<sup>ème</sup> siècle.

Le mètre de couturière est porté à la cavalière autour du cou. C'est un travail soigné, les unités étant clairement indiquées par des entailles régulières. Les mètres de couturière étaient fréquemment de couleur jaune à l'époque, et la patine vieil ivoire par laquelle cette couleur est rendue est vraiment belle. Ne voulant pas charger son sujet, le commanditaire et le sculpteur ont sans doute considéré que le mètre était suffisant, le vrai bijou de cette travailleuse, et qu'il ne fallait donc pas rajouter le collier en or que toute femme de ces régions se doit de porter.

Le visage est vu de profil (gauche) mais à la Botticelli, c'est-à-dire avec la paupière de l'œil droit qui apparaît. La tête est penchée en direction du pied-de-biche, et en même temps légèrement basculée sur la droite, une attitude typique des Agnis.



Le profil est fin et élégant, le front haut sous la coiffure bouffante. Notre belle a les yeux noirs, et leurs pupilles sont percées en leur centre, à la manière de la statuaire antique, lui conférant un regard vif, fixé sur son travail. C'est un détail rare dans la statuaire africaine. Il est évident que rien ne pourra détourner son attention de son art. Les cheveux sont réunis en un petit chignon bas, typique des coiffures féminines aussi bien que masculines Akans, qui passeront de mode pour les hommes à la fin du 19<sup>ème</sup> siècle, mais reviennent en force actuellement chez les chanteurs pop africains et, encore plus, afro-américains.

La main gauche est traitée avec délicatesse, mettant bien en valeur la finesse et l'élégance des doigts de cette ethnie. C'est elle qui guide avec adresse et délicatesse le tissu vers l'aiguille. C'est un point qu'il faut noter, car nous verrons plus

tard que la main droite obéit, elle, à un tout autre critère.

Elle porte au poignet gauche ce qui semble être une montre bracelet, à deux remontoirs. Nous sommes ainsi informés que les commandes étaient livrées en temps et heure, mais c'est aussi le signe d'une femme ayant réussi socialement et vivant avec son temps et les nouvelles technologies, apportées par les colons.

**LE DOS** est la partie habituellement peu soignée de ce type de statuettes, faites pour être essentiellement vues de face ou de trois-quarts face. Toutefois, là aussi, le soin apporté à la réalisation est évident. Le mètre de couturière partage symétriquement le dos, au niveau des omoplates, pour créer un effet décoratif. Les deux pinces de dos du caraco sont bien indiquées, l'effet "ballon" des manches aussi. Sur ces dernières, on observe des petits plis d'aisance, suivant avec précision les mouvements, différents, de chacun des deux bras.



**LE PROFIL DROIT** est intéressant du fait de la manière surprenante dont ont été traités le bras et la main. La disproportion est flagrante. Il ne peut s'agir d'une maladresse de la part de l'artisan, car nous avons vu par ailleurs son habileté à traiter le bras et la main gauches.

Cette exagération traduit donc le désir de montrer dans toute leur force ce bras et cette main qui ont fait tourner tant de fois, pendant tant d'années et si vite, la manivelle de la machine. Pour l'instant, la main énorme repose sur le volant, contrôlant la piqûre délicate d'une finition de la chemise.



### **IN MEMORIAM**

Puisses-tu nous pardonner, gentille couturière, de t'avoir exilée si loin de ton tombeau. Je connais ton village. Il est entouré d'arbres immenses, entre un étang et la rivière *Tano*, qui roule toujours *sika futuro...* la poussière d'or. Il y fait chaud, la vie s'y écoule lentement. Aujourd'hui, te voilà auvergnate, pour un temps. Car au fil des générations, ta beauté, ton intelligence, ton adresse, ta puissance de travail te conduiront dans bien des contrées différentes. Ne sois pas effrayée si on t'enferme un jour dans la vitrine d'un musée. L'étiquette ne dévoilera jamais le secret de ta vie à tous ces gens indifférents, qui passeront devant toi sans même te voir. Surtout, n'oublions pas de remercier, toi et moi, celui qui t'a sculptée et qui a permis à ton âme de parvenir jusqu'à nous, et de voyager encore pour longtemps.

Vieille-Brioude, le 16 août 2009.